

Dominique Morgen

# **Deux Cœurs en Un**

*Roman*

Cet ebook a été publié sur [www.boc...](http://www.boc...)

© dominique morgen

Tous droits de reproduction, d'adaptation, d'intégrale ou partielle réservés pour l'auteur. L'auteur est seul propriétaire des droits de ce contenu de cet Ebook.



## DU MEME AUTEUR

*Et moi ... Tu m'as portée dans ton ventre ?*

*Le Poids du Secret*

*Toi et Moi*

*Et si ...*

*Nuit d'Orage*

A paraître

dominiquemorgen@bluewin.ch

*Lorsque que j'ai ressenti le désir de me pencher sur la complexité du couple gémellaire, je n'avais pas réalisé le nombre important de jumeaux et de jumelles que j'avais déjà croisés dans ma vie.*

*Si vous vous arrêtez quelques instants pour compter les paires d'enfants que vous avez connues ou qui font partie de votre entourage, je suis certaine que vous serez vous-même étonné(e) des résultats que vous allez obtenir.*

*En ce qui me concerne, j'ai croisé le chemin de 25 paires de jumeaux.*

*Faites l'essai ... et plongez-vous avec plus d'intérêt encore dans la lecture de « **Deux Cœurs en Un** »*

## PROLOGUE

- *Paul, tu m'entends ?*

Paul vit ses derniers jours dans l'unité des soins palliatifs. Il ne rentrera plus chez lui. Il le sait et toute sa famille aussi. Pour communiquer avec nous, Paul doit économiser son énergie. Il ne dispose plus que de quelques signes : haussement d'épaule, haussement de sourcil, soupirs, plissement du front, petits sourires en coin, clignement de paupière et... un léger souffle à peine audible. Je ne sais même pas si nos efforts maladroits pour le distraire lui font plaisir tellement il est fatigué, exténué, anéanti par la morphine. Seule sa main dans les nôtres vit encore quand nous la caressons. Parfois, il accentue la pression de ses doigts pour nous assurer du bien que nous lui apportons. Si son corps l'abandonne lâchement, en revanche sa tête est intacte. Paul entend tout et je sais que le flot de paroles que nous lui déversons le nourrit et le garde en vie. Bien qu'il lutte pour rester parmi nous, nous savons tous qu'il va bientôt nous quitter. Le temps qu'il nous reste à partager revêt une importance extrême. C'est le moment d'ouvrir son cœur pour libérer les zones d'ombre dans lesquelles certains petits secrets se sont nichés. C'est le moment de renouveler les attachements, de faire le tri dans sa mémoire pour ne garder que les doux moments de partage qui ont su bâtir une vie de couple pendant vingt-cinq ans.

Les confidences sont une marque d'amour à manier avec prudence. Le moment est venu pour que je parle à Paul. Je

n'ai pas vraiment décidé de ce moment que j'attends depuis longtemps, si longtemps. Il se présente. D'un seul coup, je me sens pressée, très pressée. Je ressens dans tout mon corps combien il y a urgence. Je sais que Paul va m'entendre, que les médicaments feront leur effet pour que mes paroles atteignent la tête et le cœur de mon mari.

- *Paul, tu m'entends ? Je voudrais te parler...*

D'un hochement de tête, Paul me fait signe que je peux me lancer. Le temps nous est compté. Le compte à rebours a commencé et chaque minute qui passe représente une perte sensible. J'ai du mal à croire qu'il s'agit de ce même temps qui, pendant des années, s'est écoulé lentement et avec une telle profusion que nous ne savions qu'en faire parfois. Nous instituons un code afin que Paul me prévienne si la fatigue le submerge ou si la douleur est trop forte. De toute façon, je peux m'y reprendre à plusieurs fois pourvu que je puisse aller jusqu'au bout de mon histoire.

Je commence à parler.

## CHAPITRE 1

Ma mère souffrait d'un problème de stérilité. Après plusieurs années de mariage à attendre « l'heureux événement », elle s'est résolue à consulter le corps médical qui a entrepris les examens nécessaires pour aider le couple de mes parents, en mal d'enfants, à pouvoir procréer. Un traitement a été prescrit pour stimuler l'ovulation de ma mère en même temps qu'il l'a poussée à solliciter sans cesse les attentions de son mari. Mon père était exténué et parfois dépassé par ce désir d'enfant. Les cycles se sont multipliés sans qu'aucun spermatozoïde ne gagne la course. À deux reprises, l'un d'eux pourtant, tout essoufflé, est parvenu à rencontrer un ovule. Ma mère croyait à sa grossesse mais jamais l'œuf n'a accepté de faire sa nidation. Deux fausses couches ont abîmé le moral de ma mère tandis que mon père prenait goût à l'acharnement dont faisait preuve sa femme.

Un jour de retard, puis deux puis trois... Ma mère courait à la pharmacie acheter, pour la énième fois, un test de grossesse. Chaque fois, elle y croyait. Elle s'accrochait à la petite bandelette bleue, priant le ciel que l'embryon s'accroche à elle. Les jours puis les semaines qui se sont écoulés depuis le dernier test positif lui ont redonné espoir. Enfin, la grossesse tenait bon. Le couple de mes parents s'en est trouvé complètement bouleversé. Ma mère n'osait plus bouger de peur de perdre son bébé. Mon père a dû se faire au changement de cadence et ce d'autant plus lorsqu'il a appris par la suite que le traitement avait induit la maturation de deux follicules. Maman avait réussi l'exploit

d'une ovulation double : deux ovules fécondés par deux spermatozoïdes, pour mon père, l'affirmation d'un seul coup de toute sa virilité. Non, ils ne voyaient pas double, c'était la réalité. Quel record pour ces deux gagnants qui se sont détachés des millions de participants à la course de la vie ! Deux œufs ont pris place dans l'utérus de ma mère. J'en ai occupé un, ma sœur l'autre. Ainsi a débuté pour ma mère une grossesse gémellaire. Elle portait en son sein deux jumelles dizygotes, du mot grec *zugôtos* signifiant « l'œuf fécondé », plus connues sous le nom de « fausses jumelles », au patrimoine génétique complètement différent.

Ma mère a eu une grossesse très suivie et très heureuse. Elle a eu le temps de s'adapter à la réalité, celle de l'enfant fantasmé à deux petites filles bien vivantes. Les échographies mensuelles révélaient une croissance normale des bébés bien que l'une, ma sœur, semblait déborder sur l'espace vital de sa jumelle, moi. Afin de mieux préparer l'arrivée des enfants, mes parents ont demandé à connaître leur sexe. Mon père était là lorsque le gynécologue leur a annoncé qu'il ne s'agissait pas de jumeaux mais de jumelles. C'est à ce moment que nos prénoms nous ont été donnés et que la forme « pluriel » nous a été pleinement attribuée. Je me suis appelée Cerise bien que Capucine ait retenu un instant les suffrages, ma sœur Clémentine. Deux prénoms sucrés et acidulés qui par la suite allaient afficher la signature *C et C* ou *Double C*.

Je ne crois pas que dans le ventre de notre mère, nous ayons été différenciées. Une fois j'étais Cerise. Une autre fois, j'étais Clémentine. La confusion de nos identités a

commencé dès notre vie intra-utérine. À ce stade de notre évolution, elle n'était pas dommageable et personne ne pouvait en souffrir. Elle ne faisait que préparer notre mère au maternage d'une entité. Pour elle, UN plus UN allait faire UN comme pour beaucoup d'autres mères. Or nous étions deux.

Huit mois, nous avons partagé la plus petite et étroite des cellules ou devrais-je dire des bulles. Nos corps mêlés l'un à l'autre ont occupé l'espace, ont partagé la place, la nourriture, la vie... même la voix et l'attente de celle qui nous portait. Nous avons nagé ensemble, tournant doucement l'une autour de l'autre, nous emboîtant comme deux pièces d'un puzzle qui allaient devenir inséparables. Laquelle de nous deux était derrière l'autre, frappant de son poing le dos de sa sœur ? Laquelle boxait le ventre de notre mère ? Combat sans face-à-face où les coups reçus sont rendus à l'aveugle. Si l'on en croit notre mère, c'est Clémentine qui faisait la loi. De nature plus calme, je restais dans mon coin, repliée sur moi-même, coincée contre la paroi, la tête appuyée sur le col de l'utérus.

Poussée par Clémentine, j'ai été la première à me frayer un passage, à emprunter la voie de l'étroit chenal de chair. Je n'avais pas préparé ma sortie. Je suis arrivée sans crier gare, Clémentine m'ayant éjectée du ventre maternel. Siège en avant, passage forcé, douleur contre douleur, j'ai quitté le ventre protecteur, laissant toute la place à ma jumelle. Après une volte-face que je peux imaginer délicieuse et un passage facilité, Clémentine m'a suivie en pointant son nez en avant une heure plus tard. Qui de nous deux est l'aînée ? J'aurais

pensé tout naturellement que c'était moi. Mais si l'on en croit la loi qui se réfère au régime du droit romain, l'enfant né en premier serait celui qui aurait été conçu en second. Clémentine serait donc mon aînée. Je peux affirmer que selon elle, il n'a jamais existé de doute en la matière et qu'elle a su parfaitement jouer de son droit d'aînesse. Si j'étais née chez les Anglo-Saxons, qui optent pour une attitude plus pragmatique, en tant que première née, j'aurais été l'aînée. Dans la réalité de nos vies, Clémentine a toujours été plus jeune que moi en dépit de nos âges réels.

On peut penser que ce genre de « détail » est sans importance pour des jumeaux. Détrompez-vous ! L'histoire du masque de fer en est un exemple. Elle évoque toute la difficulté d'établir le droit d'aînesse en cas de gémellité, surtout quand l'enjeu se trouve être le gouvernement d'un royaume. L'identité de cet étrange personnage emprisonné toute sa vie durant a fait l'objet de nombreuses spéculations. Une des hypothèses le plus souvent formulée sur cette mystérieuse identité serait qu'Anne d'Autriche aurait donné à Louis XIII non pas un héritier mais deux. Ce qui expliquerait que le jumeau de Louis XIV aurait été caché jusqu'à sa mort, sans aucun contact avec le monde extérieur, de peur que le secret de sa naissance ne soit percé et révélé.

Si l'on remonte un peu le temps, on trouve de nombreux témoignages au Moyen Âge qui font de la gémellité un sujet de suspicion. *« Jamais il ne s'est fait, ni ne pourra se faire, et jamais non plus un tel événement ne se produira qu'on voie en une seule grossesse une femme avoir deux enfants, à moins que deux hommes ne les lui aient faits. »* Ainsi, la

femme qui accouche de jumeaux est-elle au XII<sup>e</sup> siècle immédiatement persécutée et rejetée par son mari et le voisinage. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le médecin Laurent Joubert rapporte l'histoire de la demoiselle de compagnie de madame de Beauville mariée grâce à la complaisance de sa patronne. Quand elle accoucha de trois enfants en une seule fois, madame de Beauville fut persuadée que son mari avait participé aux naissances, ne pouvant accepter qu'une femme puisse concevoir un tel nombre d'enfants avec un seul homme. Plus tard encore, en 1901, une thèse de doctorat en médecine énonçait : « *La gémellité est à nos yeux une anomalie, une dystrophie, une monstruosité... elle est le fait d'une dégénérescence.* » Puisque les lois de la nature n'étaient pas connues et reconnues, on imagine ce que ressentait une femme qui mettait au monde des jumeaux. Pour elle comme pour ses enfants rejetés, l'accusation d'avoir fauté engendrait une exclusion que toute la société cautionnait.

Mystère, *mistake*... Il faudra attendre l'avancée de la médecine pour que ce mystère puisse être expliqué et accepté. Quand enfin, la condition gémellaire sera admise, il sera amusant de voir que bon nombre d'auteurs, impliqués ou non personnellement face à la situation des jumeaux, exploiteront cette situation particulière pour mettre en scène diverses quêtes de l'identité. Ainsi, Shakespeare dans *La Comédie des erreurs*. Dans son œuvre, l'auteur sépare deux jumeaux identiques et met en scène la quête de chacun pour retrouver l'autre. Shakespeare fut lui-même le père de faux jumeaux, l'un d'eux est décédé à l'âge de onze ans. Autres exemples, Molière dans *Amphitryon* traitant de l'ambiguïté

de l'identité des jumeaux ou Edgar Poe, lui-même père de jumeaux issus d'une liaison illégitime dont l'un mourut à trois ans, *La Chute de la maison Usher* narrant le désespoir d'un jumeau à la suite de la mort de sa jumelle, encore Georges Sand dépeignant dans *La Petite Fadette* l'amour d'une sauvageonne pour un jumeau, rendant l'autre désespéré. Les œuvres ne manquent pas pour traiter de ce sujet qui continue à interpeller et fasciner le commun des mortels.

Ainsi la gémellité n'a-t-elle plus rien d'anormal quand on sait qu'un million de Français vivant aujourd'hui sont jumeaux. Chaque année, près d'une femme sur quatre-vingt accouche de jumeaux et, dans certains pays d'Afrique, c'est une femme sur quatorze. Quand on sait que les femmes conçoivent leur maternité à un âge plus avancé, touchent à l'alcool et à la cigarette, subissent le stress, usent d'une contraception pendant plusieurs années avant de se lancer dans une maternité, on assiste à un nouveau phénomène qui est celui du recours plus fréquent aux traitements de l'infertilité. Ainsi en France, le taux de gémellité est-il passé de 0,9 à 1,5 % en trente ans. Cette hausse est aux deux tiers imputable aux traitements favorisant la grossesse. Près d'un accouchement sur quatre donne naissance à des jumeaux dans le cas d'une fécondation *in vitro*, contre près d'un sur cent dans celui d'une grossesse naturelle. Les naissances multiples ne sont donc plus exceptionnelles. On découvre même qu'il existe un festival de jumeaux. Le premier week-end d'août de chaque année, un millier de jumeaux converge vers la petite ville de Twinsburg dans l'Ohio. Ce rassemblement est l'un des plus grands du genre au monde.

Pour en revenir à mon histoire, je suis donc la cadette. Pour me consoler d'avoir été détrônée, je peux au moins me prévaloir du privilège exceptionnel d'avoir été accueillie par mes deux parents comme enfant unique pendant une heure de ma vie.

Courte satisfaction car dès son arrivée à mes côtés, Clémentine a pris sa place. On aurait pu nous comparer aux jumeaux Remus et Romulus. Les peintres comme les sculpteurs ont représenté l'un des jumeaux buvant goulûment aux mamelles de la louve tandis que son frère, tête renversée, pointait passivement l'un des tétons. Clémentine réclamait le sein, suçait avec vigueur, suscitant le lait à un rythme haletant. Bloquée sous le sein, j'ouvrais la bouche quand notre mère me bousculait pour que je commence la tétée. Dans le lit, Clémentine prenait toute la place. Elle m'écrasait de ses bras et de ses jambes. Sur son transat, ses vocalises résonnaient au-dessus de mes petits gloussements discrets. Elle éclatait de rire lorsque notre mère la changeait et se trémoussait de plaisir quand elle la chatouillait.

Clémentine a-t-elle été la préférée de mes parents ? Si elle ne l'a pas été, elle s'est toujours conduite comme telle et s'est toujours empressée de me le faire croire.

## CHAPITRE 2

Toutes les mères de jumeaux font l'expérience du manque de temps. Huit biberons ou huit tétées par jour et par nourrisson quand on sait que les bébés, souvent prématurés et donc de faible poids, peinent à boire... auxquels s'ajoutent au moins huit changes par bébé et tous les préparatifs pour chaque sortie... On peut imaginer le rythme incessant des soins de maternage de jumeaux. Où se trouvent les occasions de jeux, les échanges de paroles et de regards, la relation privilégiée que chaque mère voudrait créer avec son enfant ? Avec un seul bébé, les moments de repas prennent une importance qui dépasse la fonction nourricière. Les pauses « câlins » permettent les grandes conversations, les sourires et même les rires. Les changes sont un doux moment où, toutes jambes dehors, bébé gesticule sous les caresses maternelles.

Certaines mères, et elles sont très rares, au prix d'une fatigue encore plus grande, tentent d'individualiser au maximum les moments de maternage. Elles décalent les repas, la sieste, l'heure du coucher des enfants. Elles ne font que s'occuper individuellement des bébés mais elles profitent pleinement de chaque nourrisson. Notre mère ne faisait pas partie de cette catégorie de mères différenciatrices. Elle avait une éducation « taille unique », faisant tout en double même s'il fallait réveiller le bébé endormi à l'heure de la tétée.

Il faut dire que notre père n'était pas très disponible et

souvent en dehors des réalités. Il était inscrit aux abonnés absents. Profitait-il de ses contraintes professionnelles pour fuir la maison ou voulait-il, face à un sentiment de mise à l'écart par deux enfants d'un coup, échapper au bon vouloir de notre mère qui régénait ses couples ? Toujours est-il que nous avons perturbé le couple de nos parents. Notre père était insatisfait, supportant mal le surcroît de charge affective et les contraintes matérielles. La concurrence que nous avons exercée dans les liens qui l'unissaient à son épouse a créé des tensions qui l'ont obligé à prendre de l'oxygène en dehors de la maison. Malgré nous, nous avons inversé la situation œdipienne classique en marquant de la distance face à notre père qui devenait une tierce personne dans notre couple de jumelles. Pour habiller une réalité qui semblait ne pas la peiner, notre mère disait à qui voulait l'entendre que notre père faisait partie de ces hommes qui attendent que les enfants grandissent pour s'y intéresser. Grâce à ce respect d'indépendance et d'autonomie, notre famille subsistait et nous gardions en face de nous un père et une mère.

Notre mère comme notre père n'étaient donc pas des exceptions en matière de gémellité. Oui, ils faisaient tout en double et ne faisaient pas de distinction entre leurs enfants petits. Nous étions « les bébés », « les filles » ou « les filles », « les chipies », « les jumelles », « les petites nanas »... ou je ne sais. « Les », article défini féminin pluriel, a supplanté chez eux, de façon écrasante, le « la », article défini féminin singulier. Pour aller dans ce sens et accentuer la gémellité et donc la ressemblance, notre mère nous habillait de façon identique : les mêmes vêtements sans

même changer de couleur. Seule une marque sur l'étiquette nous a permis par la suite de les différencier. À ce jeu de l'amalgame affectif, j'ajouterai la volonté de notre mère de ne jamais vouloir privilégier aucune de ses jumelles au détriment de l'autre. Sans parler de privilège, comment accepter que l'amour ne soit pas un élan spontané et puisse s'accommoder de calculs ! Notre mère a-t-elle dû se faire violence pour restreindre son taux de baisers, d'embrassades et d'attentions ? Comment a-t-elle réussi à stopper un élan pour l'une à cause de l'existence de l'autre ? Ce sont encore des questions que je me pose aujourd'hui quand, à mon sens, une bonne mère est celle qui laisse parler son cœur.

Une petite précision qui fait sourire. S'il paraissait évident pour notre mère de choisir les mêmes vêtements pour ses filles, les mêmes chaussures, la même coupe de cheveux, les mêmes barrettes... pour les poupées qui nous avaient été offertes, il était essentiel que la ressemblance ne puisse pas semer la confusion. Clémentine avait reçu une poupée brune aux cheveux courts, avec des tenues vives mêlant le rouge et le vert. J'avais eu comme cadeau une poupée blonde, aux cheveux longs, aux tenues pastel. Il ne fallait surtout pas que nos bébés puissent être interchangeables bien que les prénoms « Marine » et « Alizée » proposés par nos parents les unissent d'une certaine façon !

Si nous avons manqué de disponibilité, de temps et d'amour, ma sœur et moi n'avons en revanche pas manqué de regards. Notre mère ne pouvait promener ses landaus sans qu'aussitôt trois personnes au moins forment un attroupement autour de nos petites frimousses. Elle prenait

un plaisir immense dans l'attention que lui apportait sa paire d'enfants semblables. Les regards admiratifs de son entourage qui louait le côté « mignon, adorable, *so cute* » de ses jumelles, étaient pour elle comme des caresses, une reconnaissance de son exploit. Oh que notre mère savait arborer sa fierté de mère de jumelles pour accroître l'attention qui lui était portée et donc sa popularité ! Cela valait bien la peine d'être débordée à la maison !

Alors que la plupart des individus recherchent la différence pour se démarquer dans un groupe, chez les jumeaux c'est la ressemblance qui est regardée. Notre mère l'encourageait et s'en abreuvait. Nous étions celles que l'on montre, qu'on expose même. D'abord dans le double landau, côte à côte, plus tard dans la poussette-canne, en face-à-face, et plus tard encore à l'école quand notre nom de famille sera répété deux fois. Notre image était donc doublement affichée ou multipliée par deux. Ainsi avons-nous appris le *nous* avant le *je*. Il m'aura fallu apprendre par la suite la première personne du singulier.

Notre mère nous a souvent conté son manque de disponibilité et de temps qui a marqué notre enfance pendant les deux premières années de notre vie. Elle dit avoir culpabilisé d'avoir toujours dû faire vite pour satisfaire l'une et l'autre. Elle reconnaît que l'énerverment et l'impatience, ajoutés au sentiment de ne jamais faire face sereinement aux événements, ont quelque peu abîmé l'idée qu'elle se faisait d'être mère. Aujourd'hui, elle se situerait dans les 70 % de femmes qui, si elles avaient à choisir, opteraient pour une grossesse unique.

Nous avons donc été deux sœurs qui ont commencé leur vie de façon identique. Les souvenirs qu'il me reste de cette période sont flous, voire inexistant. Ils existent à travers tous les propos rapportés par nos parents, amis et famille. C'est à l'âge de deux ans que nous avons accédé à une double conscience : une conscience d'identité individuelle et une conscience d'identité gémellaire.

Là se bousculent tous les souvenirs remontant à cette époque.

## CHAPITRE 3

Comme beaucoup de jumeaux, nous avons eu un retard de croissance. Notre mère, qui devait parer au plus pressé, n'a pas toujours pu répondre à nos besoins, supposés ou réels. Il en a résulté une gêne à notre apprentissage et à notre adaptation à notre environnement ainsi qu'un germe de frustrations que nous avons essayé de compenser entre nous.

L'exemple le plus parlant fut notre retard dans l'apprentissage de la parole. Nous avons développé, Clémentine et moi, un charabia qui faisait que nous nous comprenions, un langage non conscient, non délibéré, tout à fait spontané que les scientifiques appellent la « cryptophasie » c'est-à-dire « l'isolement verbal à deux ». Nous déformions les mots du vocabulaire ou nous en inventions d'autres, nous modifiions la prononciation des mots ou remplacions une lettre par une autre, rendant notre jargon crypté inintelligible... pour les autres.

N'oublions pas qu'arrivant au monde en paire, nous avons commencé notre vie avec une amie, un compagnon, un partenaire... jamais nous n'avons été seules. Et puisque notre mère n'avait jamais le temps de discuter avec nous individuellement, que son discours à notre égard était toujours court, que la relation verbale était moins intense, plus directive, moins interrogative, plus essentielle et que parfois l'attention portée à un enfant était perturbée par le comportement de l'autre... alors on ne peut s'étonner de constater que les jumeaux se confortent dans leur bulle. Ils

tissent entre eux des liens si forts que la communication avec l'extérieur en devient moins nécessaire. Pourquoi faire l'effort de s'ouvrir au monde quand les mots, les sons, le « dialecte personnalisé » associé aux clins d'œil, signes de tête et grimaces, suffisent à se faire comprendre ? Voilà pourquoi le développement des jumeaux est plus complexe que celui des enfants nés uniques et qu'il se traduit par un retard qui se résorbe progressivement à partir de la troisième année.

La marche est arrivée plus tard aussi, surtout pour moi, qui me suis décidée à tenir debout deux mois après Clémentine. Mon aînée était plus moteur, plus explorateur de l'espace. À quatorze mois, elle se tenait debout sans appui. Très vite, elle a galopé à quatre pattes puis fermement sur ses deux jambes. Sérieuse, tenace, persévérante dans tous ses accomplissements moteurs, elle a enchaîné avec l'exploration de la maison, adorant tout ce qui pouvait s'ouvrir ou se fermer. Elle était l'intrépide qui prenait les risques, quitte à multiplier les chutes. Elle était le ministre des Affaires étrangères, chargée de la conquête de l'espace et plus précisément de la communication. Moi, j'étais plus calme, plus perdue dans mes rêveries, plus minutieuse, plus préoccupée par la cohésion du couple et l'unité gémellaire, moins attirée par la locomotion... la gardienne des secrets, le ministre de l'Intérieur. Si Clémentine envoyait en l'air tous les jouets qui se présentaient à elle, moi je les rangeais, me lançais dans des jeux dits « éducatifs » pour lesquels la maladresse de ma sœur rendait toute réussite impossible. Rarement, Clémentine restait calme, occupée à jouer ou à comprendre une situation. Il suffisait que je m'intéresse à un

jouet pour qu'il devienne immédiatement doté pour elle d'un pouvoir attractif irrésistible. Elle avait envie de tout et surtout de tout ce qui retenait mon attention. Avec ses gros sabots, elle se précipitait sur moi pour m'arracher le bien qui faisait l'objet de mes convoitises. Comme je savais qu'il n'était pas utile d'appeler notre mère en arbitre, me faisant violence, je finissais par me défendre et ripostais de mes poings pour rétablir l'équilibre. Je crois que ma rébellion signifiait tout simplement « *Ote-toi de là que je respire !* ».

Ainsi pour tous, Clémentine était-elle toujours en première ligne, porte-parole aimant les discours. Moi, j'étais le repli, la réserve. Je babillais, murmurais, ruminais.

Fusion, opposition... ambivalence de sentiments... nous oscillions entre un désir d'amour et un désir de séparation, un besoin d'attirance et une envie d'éloignement.

## CHAPITRE 4

La gémellité suscite de nombreuses interrogations sur l'identité dans sa double acceptation. Si un enfant unique pousse en attirant toutes les attentions sur lui et sur lui seul, la tâche des jumeaux est de se construire comme individu unique face à un double. Il s'agit là d'une tâche très difficile, presque impossible pour les jumeaux monozygotes. Cette tâche est d'autant plus délicate à accomplir pour les jumeaux que les autres enfants se comportent avec eux comme s'ils étaient interchangeables. Ainsi, les jumeaux offrent-ils un modèle de compréhension de la dialectique du moi et de l'autre. Pour les philosophes, il s'agit de l'illusion du double. Pour les psychologues, de la problématique du moi.

Là réside tout ce qui allait constituer par la suite le drame de ma vie. Mais revenons à nos jeunes années.

Les premières années de notre vie, nous les avons traversées main dans la main, inséparables malgré de petites querelles infantiles légitimes. Le meilleur exemple que je puisse donner est celui de nos nuits. Il ne se passait pas une nuit sans que l'une ou l'autre ne se glisse dans le lit chaud de l'autre. La somnambule arrivait discrètement, s'allongeait et s'emboîtait dans le corps de l'autre. Nous avons acquis une parfaite synchronisation qui nous permettait, dans notre sommeil, de nous retourner au même instant, le corps de l'une épousant parfaitement le corps de l'autre. Dans cet exact ajustement des corps qui nous rappelait notre fusion

intra-utérine, nous retrouvions notre unité, notre entièreté, un accord parfait que nous voulions protéger, sentant que bientôt il disparaîtrait. Notre mère faisait la découverte de nos deux corps réunis chaque matin. Elle ne s'en étonnait même plus. Inlassablement, elle replaçait dans son lit le corps tout froid de l'endormie exclue des draps, jusqu'au jour où elle a mesuré que le corps de ses jumelles deviendrait de plus en plus lourd à transporter. Malgré toutes les protestations émises par notre entourage, notre mère a pris la décision d'arrêter de rapatrier la clandestine dans son lit. Non, elle ne s'est pas fâchée. Non, elle ne nous a pas laissées nous refroidir sur le matelas trop étroit qui nous privait d'espace. Elle a respecté notre langage du corps en nous achetant un lit à deux places.

Chacun de nous, à un moment de sa vie, et plus spécialement dans l'enfance, a imaginé un compagnon, une présence invisible mais forte, support de nos rêveries, de nos fantasmes, confident de nos peines et de nos joies. Ce compagnon a pu prendre la forme bien tangible et visible d'un « doudou », ces petits bouts de tissus sucés, abîmés, troués qui nous suivent partout et qui provoquent des pleurs et terreurs nocturnes dès lors qu'ils s'éloignent de leur propriétaire. Quel enfant, à l'aube de sa vie, n'a pas eu ce doudou ou un nounours, voire un animal : chien, chat, hamster, lapin... pour lequel il est devenu le seul maître affectif. La différence pour un jumeau ou une jumelle, c'est que ce compagnon imaginaire existe en chair et en os, au quotidien, jour et nuit, compagnon d'autant plus idéal qu'il lui ressemble et est toujours présent. Quoi de plus normal et de plus naturel alors que notre communication corporelle.

Beaucoup pourraient y voir des interdits culturels. Pour nous, il n'existait aucune barrière. Marine et Alizée nous intéressaient peu. Elles restaient figées dans un coin de notre chambre. Clémentine était ma poupée. J'étais celle de ma sœur. Nous nous laissions aller et bouger comme un pantin articulé, toute souple, dans n'importe quel sens, dans n'importe quelle position. Nous nous coiffions au gré des jeux qui nous occupaient, nous nous habillions et déshabillions, nous nous touchions, nous explorions nos corps. C'était une façon à nous, à partir d'un fort sentiment d'appartenance réciproque, de reconnaître notre corps à travers celui de l'autre. On ne peut nier que le couple gémellaire est un couple idéal, à savoir l'image platonicienne de l'amour fusionnel.

Un autre exemple de notre difficulté à trouver nos identités respectives était celui de nos prénoms. Nous étions Ceri**is**etClé**me**ntine, un nom long, d'un bloc, compact, qui rebondissait et ricochait sur les murs jusqu'à toucher également nos doubles oreilles. Le simple vocable traînant sur le **i** formait notre couple indissociable. Nous n'avions pas conscience de posséder un prénom qui nous était propre. Notre entourage était, lui aussi, gagné par un certain malaise d'identification comme celui que l'on peut éprouver à considérer une personne sans savoir s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Nommer, c'est pourtant reconnaître l'existence de la chose ou de la personne. Mais encore faudrait-il pour cela que les choses comme les personnes soient bien définies ! Ce n'était pas le cas pour nous puisque notre ressemblance trompait notre entourage. Pour éviter les erreurs, il était préférable de nous traiter « en bloc ». Il nous